

Lorsque le goût de la jeune fille pour la lecture commença à se révéler sérieusement, le vieillard ouvrit un jour certains rayons dans une petite chambre, en haut, lui en donna la clef, en lui disant avec une fierté triste et avec ce ton un peu solennel des gens de la Virginie, qu'il avait toujours conservé :

— Ces livres appartenaient à mon fils, qui aurait été un jour un grand écrivain ; maintenant ils sont à toi.

Plus tard, quand le docteur mettait la main sur certains livres de cette collection, que Kitty laissait par hasard sur quelque meuble de l'appartement, il s'endormait en les regardant ; ou bien, en apercevant quelque note écrite en marge, il remettait doucement le volume où il l'avait pris, et sortait précipitamment de la chambre.

— Kitty, tu ferais mieux de ne pas laisser les livres de ce pauvre Charlie où l'oncle Jack peut les voir, disait alors l'une des cousines, Virginia ou Rachel ; je ne crois pas qu'il s'intéresse beaucoup à ces écrivains-là, et la vue de ces livres lui fait saigner le cœur.

De sorte que Kitty garda les livres pour elle seule, et la plupart du temps s'enferma avec eux à l'étage supérieur, dans la chambre qui avait appartenu à Charles Ellison.

Là, parmi ces témoins des rêves ambitieux du jeune homme défunt, elle devint rêveuse, et l'on aurait dit que, en héritant des lieux qu'il avait occupés pendant sa vie, elle avait en même temps hérité de son esprit fin et délicat.

Le docteur, ainsi que l'insinuait ses filles, ne s'occupait guère des auteurs modernes qui avaient fait les délices de son fils.

Ainsi que bien d'autres hommes au cœur simple et naïf, il croyait que depuis Pope, il n'avait existé qu'un grand poète, Byron, et pour lui Tennyson, Browning et les autres poètes modernes étaient de l'hébreu.

Parmi les Américains, il avait une haute opinion de Whittier, mais il préférait Lowell à tous les autres, parce qu'il avait écrit les *Biglow Papers*, et encore ne voulut-il jamais avouer que les dernières séries fussent aussi bonnes que les premières.

Ces auteurs, ainsi que les autres principaux poètes de notre nation et de notre langue, se trouvaient dans la bibliothèque dont Kitty avait hérité de son cousin, en même temps qu'une collection complète des différents romanciers contemporains, lesquels, en somme, lui plaisaient encore plus que les poètes. Elle tirait aussi parti des différentes publications périodiques auxquelles son cousin avait été abonné, et la maison était remplie de journaux de toute espèce, depuis le *Courrier* d'Eriécreek jusqu'au *Tribune* de New-York.

Enfin, avec les allées et venues des visiteurs excentriques dont nous avons parlé, ses lectures continuelles, ses courses à la campagne en compagnie de l'oncle Jack, l'éducation de Kitty s'était faite rapidement, et tout cela avait au moins eu pour effet de donner à la jeune fille beaucoup de vivacité d'esprit et certaines opinions bien arrêtées.

Ajoutons que si quelque chose eût pu lui faire perdre son heureuse simplicité et lui donner de l'affectation, l'air vif et sain que l'on respirait dans l'intérieur de la famille Ellison lui eût servi de contre-poison.

Il y avait une telle bonté dans la discipline de cette maison, que Kitty ne se rappelait pas y avoir jamais été froissée en quoi que ce fût.